

Le mai(s) de la psychanalyse de 10 juin 2017

Psychanalyse, création artistique et féminin face au malaise dans la civilisation ?

Avant-propos

Nous constatons un malaise dans nos civilisations. Il ne date pas d'aujourd'hui, loin s'en faut. On peut même dire que ce malaise est concomitant de la naissance des civilisations ; inhérent au fait même de l'existence de ce qui fait « culture ».

Malaise issu d'une prise de conscience, celle d'une existence troublée par une double angoisse fondamentale. Expression d'un manque, du constat d'être « seul » face à des mystères. Angoisse qui s'enracine d'abord dans l'état de dépendance du nourrisson face à une absence qui peut être bien réelle et qui le laisse sans recours ; angoisse qui s'évapore généralement avec un geste et une parole maternelle ou paternelle. Ce geste, cette parole vient boucher temporairement le trou laissé par l'absence. Or cette parole en elle-même est déjà un mystère et y trouver du sens requiert tout un travail ! L'état de dépendance en question est ainsi d'emblée empreint d'ambivalence car cette relation si nécessaire génère aussi une réaction teintée de paranoïa, semblable des deux côtés : qu'est-ce qu'il/elle me veut ?

Dès le plus jeune âge l'enfant cherche à combler ou maîtriser par lui-même cette solitude et cette relation ambivalente avec ce semblable, ce « petit autre », qui est investi par lui comme tout-puissant, comme « grand Autre », dont sa survie dépend. Il va recréer ce lien par le biais d'hallucinations, puis, quand ça devient possible et si tout se passe bien, en articulant son imaginaire avec des symboles mis à sa disposition. Par exemple en fabriquant sa « lalangue », ce semblant de langage fait de sonorités captées dans son environnement. Puis par un geste, accompagné d'une parole, il va manipuler un objet représentant cet autre. Cela peut se traduire par ce fameux *Fort-Da*, le jeu de la bobine que Freud a vu/entendu et interprété chez un de ses enfants et que nous pouvons parfois surprendre chez les nôtres. L'enfant y acte la succession d'absence/présence en réduisant l'autre en objet manipulable. Première manifestation visible d'un nouage entre Réel, Symbolique et Imaginaire.

Mais cette angoisse s'enracine dans un au-delà de cette *Hilflosigkeit*, cette impuissance première et la relation aux autres. Il concerne le monde qui nous entoure, celui de son origine mais avant tout celui de la nôtre : d'où je viens ? Où est-ce que j'étais « avant » ? Qu'est-ce qu'il y a après ? C'est quoi la mort ? Questionnements qui nous dépassent tous, mais où le langage trouve sa place de médiation. Questions là-encore que nous entendons dans la bouche de nos enfants. Mystères qu'on s'efforce d'expliquer afin que s'efface le trouble qu'elles créent dans la psyché, tout en sachant qu'il est impossible d'y répondre de façon satisfaisante.

Ce n'est jamais ça, pas tout à fait en tout cas. Cette insatisfaction permet de relancer le questionnement.

On peut interpréter le ressassement jubilatoire des « pourquoi » des enfants comme un prétexte de faire lien, de s'approprier le « faire semblant » communautaire, de pointer aussi le manque de savoir chez l'autre. Aussi on peut dire que l'enfant n'est pas dupe : la castration liée à ce manque de savoir est partagée. Cette castration « symbolique », qui vient signifier le manque, il s'agit d'apprendre à faire avec, et ce tout le long de notre vie. Néanmoins la « toute-puissance » peut rester un leurre entretenu et tenace des deux côtés.

Entre le tout et le rien il s'agit de trouver une place soutenable.

Nous sommes éjectés en quelque sorte, dès notre naissance, d'un savoir totalisant. Cette éjection donne place au désir de savoir : elle ouvre à la possibilité d'une pensée et d'inventions en tout genre permettant de cerner ce manque originel, qu'on peut appeler aussi le Réel, afin de le théoriser.

Est-il possible de savoir à quelle occasion cette prise de conscience est apparue et a fait naître « l'animal doté de langage » que nous sommes ? En tout cas il est clair que la création d'outils mais plus encore celle du langage en tant qu'outil de communication sont un effet de ce manque de savoir face aux mystères de l'origine, une tentative de calmer l'angoisse, que l'ambivalence paranoïaque, que nous évoquions plus tôt, a généré. Le langage permettra de créer un pacte avec le semblable, les petits autres, mais aussi avec le créateur invisible, ce grand Autre inaccessible et ses représentants.

Les civilisations n'ont eu de cesse de tenter de combler ce manque de sens lié au mystère originaire, en dessinant et en sculptant, en traçant des symboles qui vont s'organiser en alphabet et en chiffres. En inventant une vie communautaire avec des lois, des mythologies de plus en plus complexes, des religions, et des sciences comme autant d'explications du monde : tentatives d'apaisement et de « créations d'alliance », afin de pallier les relents de cette « *Hilflosigkeit* », cette dépendance première. Aussi nous voyons apparaître, côte à côte, les prémises de l'expression dite artistique, et le langage au service des sciences dans le sens large du terme. L'histoire nous montre combien ces démarches échouent et il semble vain de parler de « progrès ». Mais pourquoi ?

Quelque chose échappe encore et encore à notre entendement, entretient le désir de savoir et de maîtriser, pousse à des élaborations de plus en plus complexes... Le « ce n'est pas ça », nous relance encore et encore, pour venir mettre en évidence un point de butée, pour nous infranchissable ; point de butée que nous appelons en psychanalyse le Réel. Nous voyons que ce manque de savoir peut générer une soif passionnée mais aussi d'autres symptômes comme l'inhibition par exemple : face à cette immensité inaccessible on peut décider de rien vouloir savoir. On peut aussi décider de faire semblant de savoir...

Le texte que je vous présente aujourd'hui est le fruit des innombrables boucles qui m'ont été nécessaires afin rendre un tant soit peu audible ce dont il s'agit. Boucles

avec ses répétitions et redites mais aussi des bribes de pensée qui ne se précisent qu'au fur et à mesure...

Quelles alternatives proposent la psychanalyse et la création artistique ?

Quelle place la psychanalyse peut bien venir prendre dans ces élaborations ? Et pourquoi n'est-elle apparue qu'à la fin du XIX^{ème} siècle ? (Gilles en dira qq chose.) Nous considérons qu'elle aborde le malaise, dû à ce Réel, d'une façon radicalement différente par rapport aux religions ou sciences mises en place auparavant, même si certains seraient tentés d'en faire aussi une religion ou une science. De même, dans la démarche artistique contemporaine, nous pouvons constater un abord « autre », émergeant à la même époque. Et pour ouvrir une piste je dirais qu'elles travaillent toutes deux avec le symptôme et non contre. Tous deux se coltinent le Réel de façon non consensuelle.

L'invention de la religion, quelle qu'en soit l'organisation, animiste, polythéiste ou monothéiste, a été et est toujours une tentative de répondre sur un mode imaginaire aux questions concernant le mystère du « début » : en désigner une cause et ses effets. Mais dans la foulée elle vient faire bouchon. Pourquoi ? La réponse, dogmatique et valant pour tous y est stipulée par un maître qui dit tenir le savoir, qui prend de ce fait le pouvoir et à qui on le délègue. Le but étant de rassurer et de maintenir l'ordre. Il suffit de s'y plier et tout va bien. La réponse vient arrêter l'angoisse de la foule, arrête le processus de pensée des sujets, pris un par un. Elle crée donc les deux positions qui rappellent la situation première de l'enfance.

Mais immanquablement du désordre réapparaît du côté des « assujettis ». Le sujet dans sa singularité, dans sa solitude face au questionnement, n'y est pas pris en compte. Il y disparaît... Comment échapper aux dictats autrement que par l'anarchie ou l'athéisme rejetant le maître à penser/dicter ? L'hystérique l'a montré à sa manière par des maladies du corps et de l'esprit « inexplicables » par la médecine dite scientifique.

Face à ce mystère spécifiquement féminin la psychanalyse s'est présentée comme invention d'un abord tout autre. Freud, en renonçant à l'hypnose et aux suggestions qui l'accompagnaient, a inauguré l'art de l'écoute dans des *talking-cures* avec des femmes en souffrance. En écoutant le sujet et non pas en lui imposant des remèdes théoriques ou médicamenteux tous faits. En proposant une place aux symptômes et en laissant le sujet aborder les questions fondamentales autrement qu'à les combattre ou à les combler avec un savoir externe déjà-là. En laissant réapparaître au fil des séances le rapport douloureux au manque, à la solitude, à ce qui échappe à l'entendement ; en permettant au sujet de se saisir de l'outil proposé, le langage mais pris dans le transfert, à savoir les projections imaginaires sur la personne du psychanalyste. Le sujet y est amené, avec un rythme qui lui est propre, à s'autoriser enfin à élaborer son rapport singulier au Réel, ce lieu où ça ne pense pas justement, et qui lui jouait tant de tours.

On peut faire un parallèle entre le travail d'un artiste et d'un psychanalyste. Leur position subjective face au Réel sera semblable... être à son écoute et accepter de se laisser porter par ce qui peut en émerger, par le biais du symptôme notamment, afin de tenter de le traduire... Mais le traitement sera différent. De même la place occupée ne sera pas la même.

L'artiste accepte d'emblée de se mettre seul en rapport avec le Réel ; il est prêt à rentrer en communication avec le Créateur mystérieux, voire de s'y identifier poussé par sa structure psychique, afin de faire naître une œuvre, la sienne. (cf. J. Joyce ou O. de Sagazan).

Le psychanalyste va faire semblant : semblant d'occuper la ou les places que le sujet en souffrance lui attribue au fil de la cure, par le biais du transfert, afin de l'accompagner dans ses questionnements, afin qu'il puisse sortir des duperies multiples et mieux supporter sa solitude psychique. Ils seront deux et seuls à la fois dans cet « à faire » puisque leurs places seront dissymétriques. Par le biais du transfert le patient peut accéder à ses traumatismes et fantasmes refoulés. La présence silencieuse et bienveillante ouvre la possibilité au sujet de prendre acte de son histoire, de faire un lien entre ses symptômes et son manque-à-être si insupportable. Il pourra accéder à son désir enfoui, permettant d'orienter autrement sa vie s'il le souhaite, et transformer son ex-sistence en une œuvre unique ; à en devenir l'artisan ou l'artiste.

Aussi, la capacité à créer serait une façon de faire valoir qu'on peut se passer d'une psychanalyse. Et c'est le but d'une analyse : pouvoir s'en passer !

Nous avons abordé l'année dernière une tentative singulière de questionner le traumatisme, de boucher ou de border l'insaisissable : par l'écriture. C'est un choix intéressant, ancré dans le jeu et le maniement de la langue. On peut dire que nos choix et pratiques professionnels, amicaux et amoureux ont toujours « affaire » avec notre question par rapport au traumatisme, sans que nous nous en rendions compte. Ces choix et pratiques mettent généralement cette question en sourdine, pour refaire surface tôt ou tard ; sa résolution étant de l'ordre de l'impossible. Ces choix qui jalonnent notre vie sont nos tentatives singulières, plus ou moins audacieuses, à faire sens, à nouer notre rapport au Réel, avec notre Imaginaire et le Symbolique mis à notre disposition. Et si ça tient, tant mieux !

Ce qui vient faire culture, civilisation, ce sont nos tentatives communes successives à rendre supportable l'insupportable. Cela implique la nécessité de limiter notre jouissance narcissique première, de renoncer à la toute-puissance, d'accepter le manque. Comment faire de la place sinon à ces « autres », à la fois semblables et différents et avec qui il s'agit néanmoins de faire pacte de non-agression ?

Revient ma question : comment faire place au Réel ; place qui lui revient !, Comment élaborer une relation acceptable/supportable avec lui ?

Je dirais : en tournant autour, inexorablement, afin de mieux le cerner et circonscrire. La seule solution étant effectivement de le border, ce Réel, afin qu'il ne nous déborde pas. En aménageant une relation singulière et pacifiée à cet impossible.

Relation qui ne sera jamais définitivement fixée mais à réaménager tout le long de notre vie.

Un psychanalyste poussera en quelque sorte un sujet en souffrance à s'autoriser à penser enfin par lui-même en utilisant comme seul outil partageable possible le langage. Un artiste s'autorisera d'emblée à occuper cette position hors du conformisme bien-pensant, avec les outils de son choix et tentera inlassablement de donner forme à ce qui n'a de cesse de lui échapper.

En analyse cette quête de vérité interne passe par l'écoute du discours du sujet : comment s'est-il approprié le langage ; comment l'utilise-t-il ? En respecte-t-il la grammaire ? Qu'accepte-t-il de laisser voir et entendre de l'organisation de sa vie psychique, par les émotions qui émergent, les mots choisis, les trébuchements et blancs dans ses dires, ses rêves ? Comment sa vie psychique a modelé sa vie relationnelle familiale, amicale et professionnelle, sa relation à l'autre sexe ? Que permet-il de laisser saisir du fondement de ses douleurs et fantasmes, à savoir de sa confrontation au Réel ?

La double fonction du langage. Sa loi.

Nous avançons que le langage est à prendre comme une « création », effet du manque, ce trou mystérieux opéré par le Réel ; comme une nécessité d'inventer quelque chose qui puisse faire lien communautaire. Création d'une organisation symbolique de sons, de lettres et de chiffres, de mots dits et signes écrits pour devenir l'élément central et quasi universel, indispensable dans l'élaboration de réponses permettant de faire sens partageable autant faire se peut quant à l'Enigme. Tentatives réitérées de mise en forme symbolique de l'imaginaire afin de délimiter ce Réel : contenir celui-ci symboliquement en le nouant avec l'imaginaire en rendant les trois éléments indissociables. Le langage faisant fonction de réparation boiteuse mais indispensable en quelque sorte.

Après l'expulsion bien réelle à l'accouchement, le langage vient éjecter le petit être une deuxième fois, mais symboliquement, de l'état fusionnel avec sa mère. Le fait d'être traversé par le langage troue le sujet. Ce processus se ravivera quand il va rentrer lui-même dans le langage et l'écriture, quand il devra se plier aux apprentissages ; à chaque fois il sera confronté à son non-savoir, souvent vécu comme pénible. L'expérience de la perte initiale s'y répète, le redécouvre d'une illusion de complétude possible. Le langage génère donc paradoxalement un véritable « traumatisme »... C'est son autre fonction. Il fait lien **et** divise. D'une part il a pour effet de diviser le sujet parlant entre son attachement à l'aliénation primordiale, conséquence de son état de dépendance initiale absolue ; aliénation première qui transite par les liens familiaux et qui sera recouverte d'aliénations secondaires et d'autre part un désir d'aller voir ailleurs. Aliénations dans lesquelles il se complaira ou contre lesquelles il se révoltera sans en avoir de prime abord conscience, aliénations qu'il s'agit de réinterroger... Le langage va permettre de se faire entendre,

de se faire une place parmi d'autres sujets dans la communauté humaine, d'y déployer et mettre en partage le fruit de son désir et d'assumer le fait d'être seul responsable de son ex-sistence.

Tout sujet élaborera ses stratagèmes pour reboucher ce trou, d'annuler cette séparation/expulsion. J'en ai donné deux exemples. Il peut aussi chercher à être lui-même l'objet comblant pour l'autre ou chercher un objet autre qui le comblerait ; processus qui se sont déjà expérimentés dans l'interaction avec les représentants de cette instance externe à l'origine du traumatisme.

L'introduction du langage passe en première instance par le filtre de l'histoire culturelle familiale. Nous sommes immergés et avons tous grandi dans un bain familial langagier toujours singulier. Nous accepterons, de bonne grâce ou non, les signifiants proposés ou imposés. Nous nous les approprierons ou non, plus ou moins à notre façon. Les signifiants étant ces lettres, ces mots ou phrases qui viennent nous estampiller, nous identifier de façon univoque. Ceci nous amène à dire que nous sommes, en tant que sujet, des « effets de discours ». Ces discours nous ont structurés psychiquement et cette structuration, aliénante, est incontournable sur le plan humain. Comme j'ai dit, il troue et fait lien à la fois, permet de construire en quelque sorte un non-rapport à l'autre, ce semblant que j'évoquais ; non-rapport en tant que moindre mal.

Fondamentalement, au-delà de celle produite par la séparation radicale avec la mère, l'aliénation primordiale est l'effet de l'existence même du langage. Le sujet est invité/contraint à se soumettre aux lois de syntaxe et de grammaire, lois qui valent pour tous et qui viennent signer l'acceptation de la castration symbolique partagée. Et autant la première aliénation évoquée est à interroger et est remaniable dans sa singularité, autant la seconde est à prendre telle quelle, puisqu'il s'agit d'une loi universelle... Elle seule permet de faire lien, de rentrer en communication avec les semblables afin de s'entendre un tant soit peu... Le cheminement subjectif permet de passer d'une préhension initiale univoque des signifiants à une préhension équivoque, il permet d'ouvrir et élargir le champ de leur interprétation et donc du désir.

On peut en conclure qu'il n'y a qu'une seule loi... celle du langage, mais à entendre comme celle de l'équivocité... L'univocité étant la tendance à annuler la différence.

Les lois successives inventées par la suite, qu'elles soient religieuses ou sociales, ne sont que des avortons de cette loi première comme autant de tentatives à rendre supportable l'insupportable. La civilisation étant l'acceptation de la mise en place d'une castration symbolique partagée, d'une articulation tenable entre Pulsion de Mort et Pulsion de Vie qui limiterait une jouissance, c'est-à-dire un débordement, du côté du Réel, sauf que ça ne marche pas... Comment accepter le manque-à-être initial, malencontreusement confondu avec un manque-à-avoir qui vient le recouvrir, amenant ainsi à une véritable impasse d'insatisfaction généralisée, insurmontable car déplacée ? Car il faut bien le dire : l'égalité n'existe pas !

Ce glissement d'un manque-à-être vers un manque-à-avoir est favorisé par une autre illusion tenace qui s'ancre dans le même fantasme d'une égalité/univocité possible, celle de l'indifférence sexuelle : tout le monde est doté d'un pénis. Le refoulement de la bisexualité psychique qui a généré l'ignorance de l'existence du sexe féminin est mis à mal lors de la découverte de la différence visible entre hommes et femmes et crée un traumatisme. Ce constat vient mettre en évidence qu'il n'y a pas de rapport possible entre les deux sexes. Là encore il faudra avoir recours au semblant.

Nous cherchons chez notre partenaire de quoi être comblé, en vain. L'autre « élu » est juste un représentant d'un Objet imaginaire rêvé ou perdu, du côté d'un « avoir », afin de faire écran au manque-à-être.

Est-il possible de sortir de ces impasses ? Est-il possible de sortir de l'illusion d'un monde harmonieux et plein où la différence sexuelle et générationnelle n'existerait pas, où le langage serait univoque et où par conséquent il n'y aurait pas de malentendu ?

Le non-rapport sexuel.

L'absence côté femme d'un pénis vient confirmer le concept de la négation et vient donner tout son poids à l'affirmation, de sa présence. Son symbole, le phallus en tant que signifiant, se situe ailleurs et renvoie au manque-à-être pour les deux sexes.

Cette absence initiale occultée, puis dévoilée, génère les signes mathématiques du + et du - et donne sa place au signe intermédiaire du 0. Place de frontière entre positif et négatif, place où, me semble-t-il, une femme est invitée à se tenir, afin d'y représenter le manque.

Comment se débrouiller avec cette différence radicale des sexes que Lacan a mis en équation : « il n'y a pas de rapport sexuel » ? Si ce petit autre, ce semblable si radicalement autre, vient confirmer l'impossible, qu'est-ce qui reste possible ? Quel sens peut-on encore donner à nos relations ?

La « vision » d'une absence vient inaugurer une nouvelle question sans fin : celle du féminin. En fait cette question se superpose à la question initiale : celle concernant le trou noir et énigmatique de l'origine du monde en tant que Réel absolu. Elle trouve là un abord tangible et favorise une confusion avec le réel représentée par le sexe d'une femme. Collusion imaginaire donc entre le trou noir astronomique qui absorbe tout et ne rend rien - belle métaphore de la mort ! -, et le « continent noir féminin » si cher à Freud, représenté par cet orifice bien bordé, néanmoins convoitable et accessible. La fonction maternelle qui lui est inhérente renforce le fantasme d'une superposition possible...mais elle n'est que partielle. La fonction maternelle ne vient que trop facilement relativiser ou boucher la question de la fonction du féminin en tant que manque.

Il est dit que du féminin on ne peut « rien » en dire ; qu'une femme ne peut pas se dire. Mais ne dit-on pas cela par confort ?

La question de l'acte pour un psychanalyste, un artiste, une femme...

J.F. Dubernet nous a répété lors de nos rencontres préparatoires qu'un artiste ne pouvait rien dire de son travail et je n'arrivais pas à être d'accord avec ça ; pas tout à fait... En serait-il de même pour un psychanalyste ou une femme ? vu leur position délicate, voire impossible ?

Afin de rester dans une démarche de transmission il me semble essentiel d'essayer d'en laisser voir ou entendre quelque chose. Il faut juste s'y autoriser... S'y autoriser commence par être attentif à « ce qui vient »... et l'attraper au passage.

Il me semble qu'un artiste accepte d'avoir un rapport privilégié avec le Réel, autrement dit avec le A de S(A) barré qui le représente pour nous ; ce A, en tant que symbole barré, humanise le lieu originaire. La mise entre parenthèses garantit son inaccessibilité et nous protège. La barre sur le A vient signifier qu'il est le lieu du « trésor des signifiants » lieu où s'origine la Loi du langage. Preuve en est : le S de signifiant maître, qui en a été prélevé et qui se trouve à l'extérieur de la parenthèse, montrant à quel point Réel et Symbolique sont indissociables.

Lacan a mis en évidence qu'une femme peut aussi avoir un lien privilégié avec ce S(A) barré. Moments « hors langage » tels constatés chez les mystiques.

L'artiste contemporain O. de Sagazan le dit très bien. Il parle de « transfert » entre lui et un tableau qu'il est en train d'observer ou entre lui et une création personnelle en cours. A l'entendre il devient même créateur dans le sens profond du terme en ces moments de communication avec S(A) barré. On peut penser que les parenthèses qui encadrent le grand Autre vacillent voire sautent momentanément. On ne peut rien dire au moment où ça se produit, sauf en cas de délire où ça se met à parler tout seul... Il s'agit d'un laisser « faire » momentané qui produit en acte,. Il n'y a que dans l'après-coup qu'on peut en dire quelque chose... Mettant en évidence que le langage est irrémédiablement un effet post-événement.

Ceci m'amène à penser que l'acte dans le sens fort du terme se situe peut-être toujours hors langage. Je pense au passage à l'acte, l'acting-out, l'acte de création, voire l'acte sexuel ! Passages « hors scène » qui peuvent être parlés, interprétés si nécessaire, dans l'après-coup... afin d'en lever un pan de voile, d'y trouver une articulation symbolique avec le fantasme inhérent. Mais il s'agira toujours d'un mi-dire, d'un balbutiement car des mots manqueront.

Le Réel, il ne peut « se dire » ; il ne parle pas. Par contre il peut se « manifester » de différentes manières et ce n'est pas forcément agréable. Il se manifeste dans la jouissance dite « Autre » par exemple, celle qui se produit lorsque les parenthèses de S(A) vacillent. En ayant recours à l'imaginaire et au symbolique il est néanmoins possible d'en « traduire » quelque chose, de borner ses effets, sinon ce ne serait que vocifération. La mise en place de S(A) barré vient symboliser une mise à distance du Réel. Nous notons l'importance de la place de l'imaginaire dans la phase de « traduction » et de « transmission ».

Si un artiste peint, sculpte ou performe d'une manière ou une autre il a fait le choix de ne pas passer par le langage pour exprimer sa quête de sens ; il acte un nouage entre Réel, Symbolique et Imaginaire. En ces moments-là il se met dans une position particulière difficile à dire justement. Mais par son acte il cherche à faire monstration, à traduire, à transmettre... A entendre parler O. de Sagazan de sa démarche de solitaire dans son atelier, il serait pris dans un « transfert du sensible » entre deux lieux : son corps d'artiste et son œuvre afin qu'une « intériorité se mette à y résonner ». Sinon ça ne l'intéresse pas ; ça n'a pas de sens. Il s'agit pour lui de « redonner de la vie » ; « de raccrocher du vivant à la mort ». A tel point qu'il voudrait « faire parler » l'œuvre. Ce serait même sa secrète exigence, en criant : « Tu vas parler oui !? » Laisant ainsi entendre combien il se heurte, parfois avec rage, au silence de l'Autre, à l'impossible du Réel. Il échoue à occuper depuis son intériorité la place du Créateur suprême, ne perce pas le mystère de l'origine. Mystère qu'il a déjà questionné depuis une position externe lors de ses études de biologiste. Aussi il explique que la vie s'est faite par des mutations. Par conséquent il s'autorise une mutation. Ce faisant il sort du conformisme bien-pensant. Lors de ses performances il devient lui-même sa propre sculpture en acte. Son corps devient l'objet silencieux de transfert face au public. Il y occupe les deux places à la fois, afin de devenir, le temps de la performance, le créateur, mais aveugle ! d'une marionnette silencieuse tout aussi aveugle, qui n'est autre que lui-même...Pas comme Pinocchio donc... Il procède à des allers-retours (aller de l'autre côté comme il dit) afin de trouver des articulations entre l'intelligible et le sensible, entre la science et la philosophie. Je l'entends comme des articulations entre l'Autre et l'autre ; entre deux jouissances. Qu'en est-il de l'acte psychanalytique en ce cas ?

Je fais un rapprochement entre la disposition à accueillir du Réel, nécessaire chez un artiste lors des accès créateurs (mais aussi chez certains chercheurs), et la position du psychanalyste. Elle est proche, voire identique, à une position féminine. Etre à l'écoute de ce qui vient et se laisser faire...Accepter de ne pas savoir, de perdre la maîtrise...

Un psychanalyste ne s'autorise que de lui-même (et de quelques autres). Après avoir fait sa propre analyse, poussée aussi loin que possible, n'étant plus dupe des illusions et fantasmes qui ont pu être les siens, il peut être à même d'être à l'écoute, à partir d'une place de « semblant », de la douleur d'exister d'un semblable, sans s'y identifier, afin de permettre à celui-ci de s'autoriser à s'écouter dire. A l'autoriser à ne pas être conforme aux signifiants transmis, à ouvrir leur champ...Et quand un psychanalyste « acte », souvent il ne sait pas ce qu'il fait ; un mot ou une phrase peuvent lui échapper. Une interprétation peut lui venir à un moment où il est absent à lui-même, pris lui aussi dans le transfert, et le surprendre autant que son patient. Cette place de semblant qu'il occupe fait place à un vide, vide « où il ne sait pas ». Ce silence serait la métaphore de l'absence originaire et de l'absence de savoir de son côté, poussant le sujet sur le divan à mettre à jour son propre savoir inconscient, à son rapport singulier à la question de l'absence. De ce vide peut jaillir une vérité

inédite pour le sujet mais aussi pour l'analyste. Moments de « parole pleine », loin du semblant, où il est essentiel de laisser sortir du silence un fragment de Réel. Moment d'acte de naissance en quelque sorte d'un sujet pouvant enfin s'autoriser à vivre ; autre façon de réintroduire du vivant à ce qui semblait être mort...

Une femme est aussi amenée à occuper une position de semblant, notamment pour un homme. Moments de rencontre où elle s'absente à elle-même en tant que femme pour devenir Objet intermédiaire, représentante imaginaire de S(A) qu'il vise lui au travers d'elle. Mais elle fait en même temps barrage en s'échappant ; en refusant de s'identifier à cette place. En refusant d'être « rien » ou « toute » : ni Objet, ni A, elle a à trouver une place d'entre-deux. Pour une femme il est plus facile d'apprendre à jongler avec son manque-à-avoir et son manque-à-être, à se tenir dans une position instable mais qui par conséquent maintient le désir.

Une femme devenant mère fait momentanément l'expérience étrange d'être dépossédée de ses moyens, d'être envahie par le Réel. Moment où comme un artiste elle fait acte de création, à la fois seule mais pas tout à fait. Elle y accouche d'une œuvre, initiée avec son partenaire, parfois avec peine et douleur mais aussi avec joie. Elle est dépassée par ce qui lui arrive, au moment où ça arrive ; est obligée de se laisser faire par un au-delà du langage même. Comme pour un artiste elle y donne à voir un rapport fugace et imposé avec le Grand Autre non barré. Moment hors langage, où elle peut éprouver une Jouissance Autre... mais qui produit une œuvre. Enfant/phallus aussitôt éjecté dans le monde communautaire, comme mise en évidence d'une séparation première. La parenthèse se referme. Et je me dis là qu'il est finalement regrettable que les femmes accouchent maintenant quasi toujours avec une péridurale, les privant du coup de ce moment privilégié et nécessairement fugace de rapport au grand Autre. La suppression de la douleur et des cris qui accompagnent la séparation l'occulent et facilitent le maintien d'une illusion de continuum possible. Mais quel effet pourrait-elle avoir sur la relation mère/enfant ?

Pour autant une femme ne se réduit pas à la fonction maternelle, mais dans cette fonction son rapport au Réel est plus lisible et fait plus facilement trace. Sa fonction de femme reste bien d'incarner et représenter le manque afin de maintenir le désir...

Nous observons ainsi une disposition permettant d'avoir un rapport particulier au vide chez les trois. Tous trois cherchent à articuler la Jouissance Autre propre au lieu du grand Autre barré avec la jouissance phallique propre aux petits autres. Articulation qui passe par un acte symbolique s'articulant avec l'imaginaire... En faisant acte de création d'œuvres ou de naissance subjective... Il s'agit de prendre le risque de s'autoriser de soi-même et quelques autres... Seul moyen de faire face au malaise dans la civilisation. Qu'on soit homme ou femme, seule l'acceptation d'une position psychique du féminin, position inconfortable mais désirante, en serait la condition...

Tineke Gauchet-Engelen

Saint-Molf, le 8 juin 2017